

FOCUS

Les causes de la guerre

Le tsar Alexandre 1^{er}. DR

Le principal différend porte sur la non-application par le tsar de la politique de Blocus continental que Napoléon impose à ses alliés européens : plus aucune marchandise anglaise ne doit entrer en Europe, afin d'asphyxier l'économie britannique et obliger Londres à signer la paix. Or, l'Angleterre est le premier partenaire commercial de la Russie et les puissants boyards commencent à trouver l'alliance avec la France très onéreuse, tout comme le tsar d'ailleurs dont les finances pâtiesent du marasme économique qui s'ensuit. Le rouble a ainsi perdu 50 % de sa valeur. Par ailleurs, la création par Napoléon d'un Grand-Duché de Varsovie est perçue, malgré ses dimensions modestes, comme un possible embryon à partir duquel émergerait un nouveau royaume de Pologne qui menacerait l'intégrité territoriale de l'empire russe. Il y a là une menace sur laquelle Napoléon a toujours refusé de répondre clairement aux inquiétudes du tsar. Enfin, plus anecdotique, l'annexion par Napoléon, manu militari, du duché d'Oldenburg, notoirement connu pour alimenter la contrebande de marchandises anglaises, a provoqué la colère du tsar qui est le beau-frère du fils du duc d'Oldenburg. Alexandre 1^{er} considère cette affaire comme une insulte personnelle.

S.H.

En savoir plus

- La Russie contre Napoléon : une somme, qui dépasse la seule campagne de 1812, sur la question des rapports entre la France de Napoléon et la Russie d'Alexandre 1^{er}, par l'historien anglais Dominic Lieven. L'histoire admirablement documentée d'une lutte pour le contrôle de l'Europe de 1807 (Friedland) à 1814 (l'abdication de Napoléon). *Aux éditions des Syrtes, 612 pages, 28 €.*

- L'effroyable tragédie : une bonne synthèse de la campagne de Russie, de ses enjeux, de ses conséquences et de son déroulement. Professeur à Paris I-Sorbonne, Marie-Pierre Rey confronte les points de vue français et russe. *Chez Flammarion, 390 pages, 24 €.*

- 1812, la paix et la guerre : une approche transversale de la campagne de Russie, qui évoque la situation générale en Europe, tant sur le plan diplomatique et militaire que culturel – on y croise Kleist, Goethe, Beethoven, Stendhal, Chateaubriand... Une façon de saisir l'air de l'époque. *Chez Perrin, 426 pages, 24,50 €.*

- La conspiration du général Malet : le 23 octobre 1812, alors que Napoléon voit s'effondrer son rêve d'une campagne de Russie rapidement gagnée, le général Malet tente un coup d'état en annonçant la mort de l'Empereur à Moscou et ébranle, quelques heures durant, un régime qui croyait solidement ancré le principe dynastique. Un livre de Thierry Lentz, directeur de la Fondation Napoléon. *Chez Perrin, 339 pages, 23€.*

S.H.

HISTOIRE Il y a 200 ans, la campagne de Russie

Napoléon battu par le général Hiver

Il y a deux siècles, Napoléon franchissait le Niémen à la tête d'une armée à la force jusque-là inégalée en Europe. Parti vaincre le tsar, il investira Moscou, mais la Russie deviendra le tombeau de sa puissance.

« **N**otre armée était forte de cinq cent mille hommes et composée de presque toutes les nations de l'Europe... Tous les plus beaux hommes en grande tenue, tous les plus beaux chevaux de l'Europe étaient là, réunis sous nos yeux, autour du point culminant que nous occupions. Le soleil brillait sur le bronze de douze cents bouches à feu prêtes à tout détruire ; il brillait sur la poitrine de nos superbes carabiniers au casque d'or, au cimier écarlate, il brillait sur l'or, sur l'argent, sur l'acier bruni des casques, des cuirasses, des armes des soldats, des officiers et sur leurs riches costumes », écrivait, enthousiaste, le général Lejeune. Face à un tel déploiement de force, comment douter de la victoire finale, sachant qu'un tel instrument de conquête était aux mains d'un capitaine jusque-là invaincu ?

Avant le redoutable hiver russe, son été suffocant...

Durant quatre nuits et quatre jours, franchissant le Niémen sur trois ponts, 330 000 hommes d'infanterie, 70 000 cavaliers, 30 000 artilleurs et 1 393 canons, commandés par 18 maréchaux et 370 généraux de brigade, déferlent sur la Russie. Ils ne sont pas seulement français, mais aussi allemands, autrichiens, italiens, hollandais, espagnols, suisses... Rappelons que la France du Premier Empire compte alors 130 départements et que Rome, Hambourg ou Barcelone sont des villes de préfecture françaises.

Fidèle à sa stratégie, fondée sur la rapidité d'exécution, Napoléon s'en va au contact de l'ennemi, en



La bataille de Borodino, remportée par Napoléon, lui ouvre la route de Moscou.

quête d'une bataille décisive susceptible de clore rapidement la campagne.

Mais l'état-major russe, au sein duquel beaucoup ont vécu les traumatismes d'Austerlitz et Friedland, joue la prudence et se retire pour assurer le regroupement de ses forces. Dans son retrait, l'armée du tsar pratique la politique de la terre brûlée, afin d'affaiblir l'envahisseur. S'il n'y a pas alors de plan programmé pour épuiser Napoléon en tirant parti d'espaces immenses auquel il n'était pas accoutumé, l'effet n'en est pas moins d'une redoutable efficacité, renforcée par les coups-de-main des cosaques ou

de paysans organisés en francs-tireurs : fourrageurs, estafettes et traînards en font les frais. Mais avant d'avoir à affronter un hiver russe particulièrement précoce cette année-là, la Grande Armée est confrontée à la chaleur suffocante de l'été russe. Lorsqu'il entre à Vitebsk, le 28 juillet, Napoléon ne dispose déjà plus que de 235 000 hommes aptes au combat.

Étirant dangereusement ses lignes de communication et de ravitaillement, il poursuit son avancée. Il sait qu'il sera difficile pour le tsar d'admettre que l'envahisseur français atteigne Moscou sans livrer bataille. Elle se produit d'abord à Smolensk, et l'armée russe est obligée de se retirer, provoquant la nomination d'un nouveau commandant en chef : Koutouzov. L'homme est âgé (67 ans), et loin de s'illustrer par sa combativité, préférant céder encore du terrain. Sous la pression de son souverain et de son état-major, il accepte de livrer le combat, aux portes de Moscou : ce sera la bataille de la Moskova (Borodino pour les Russes), particulièrement âpre (une moyenne de trois coups de canon par seconde !), qui accule les Russes à la retraite mais que Koutouzov, avec aplomb, revendiquera comme une victoire auprès de son souverain – ce dernier sera très étonné d'apprendre qu'un tel succès ouvre les portes de Moscou à Napoléon...

Mais la conquête de l'ancienne capitale de Russie ne signifie pas la fin de la guerre, comme l'espérait l'Empereur. Il y attend en vain une proposition de paix, alors que la ville, abandonnée de ses habitants est la proie d'un terrible incendie orchestré par son gouverneur, l'implacable Rostopchine qui abandonne dans les flammes 20 000 blessés de la Moskova. La ville brûle durant cinq jours, à l'issue desquels elle est livrée au pillage. Lassé d'attendre, un mois durant, une offre d'armistice qui ne vient pas, conscient également

du renforcement de l'armée russe qui bénéficie de troupes fraîches quand ses propres forces s'épuisent (il ne dispose plus que de 100 000 hommes valides), Napoléon quitte Moscou le 19 octobre. C'est alors une incroyable cohue qui s'ébranle, composée de 10 000 chariots chargés de butin. On s'étonne que Napoléon, pourtant rigoureux sur le chapitre de la discipline, ait accepté une telle désorganisation ambulante.

Une guerre devenue patriotique pour les Russes

Mais, Koutouzov se méfie toujours de Napoléon. Pourquoi prendre le risque de le combattre puisqu'il s'en retourne hors de Russie ? Pourquoi engager l'armée alors que les cosaques et partisans de ce qui est devenu pour tout le pays une Guerre Patriotique lui infligent des pertes qu'accroissent encore la faim et le froid dont les effets commencent à se faire sentir en ce début de novembre ?

La passivité de Koutouzov exaspère le tsar et ses généraux, avides d'en découdre avec ce capitaine vaincu qui semble enfin connaître le goût amer de la défaite. La bataille de Maloïaroslavets qui voit encore les Français infliger une défaite aux Russes, conforte encore le vieux général dans sa décision d'éviter l'affrontement. « Son seul et unique désir est de voir l'ennemi partir de Russie », enrage le représentant de l'Angleterre auprès du commandement russe.

Mais la retraite française tourne bientôt à la déroute. Au problème de l'approvisionnement s'ajoute la terrible morsure d'un froid inespéré pour les Russes, mais qui ne les épargna pas pour autant. Ainsi, la première armée du tsar passera de 100 000 à

Petite chronologie

- **24 juin 1812** : la Grande Armée franchit le Niémen.
- **16/17 août** : victoire de Smolensk.
- **7 septembre** : bataille de la Moskova qui assure la conquête de Moscou.
- **14 septembre** : la Grande Armée entre à Moscou.
- **19 octobre** : Napoléon quitte Moscou.
- **24 octobre** : victoire inespérée de Maloïaroslavets.
- **26/29 novembre** : bataille et passage de la Berezina.
- **14 décembre** : les dernières troupes françaises quittent la Russie.
- **13 janvier 1813** : les troupes russes franchissent le Niémen.

50 000 hommes. Des températures de -26° à -37° sont enregistrées. Le 9 novembre, Napoléon ne dispose plus que de 42 000 hommes, dont une Vieille Garde réduite à 6 000 combattants. « L'ennemi fuit, le chemin est couvert de morts, de mourants d'inanition. On les tue, on leur prend tous les jours des canons, des officiers, des généraux, peu de soldats car on les massacre... L'humanité a perdu ses droits », écrit le général russe Raïevski. Indigné par les tortures infligées aux prisonniers, le tsar promet une récompense pour chaque captif remis sain et sauf à l'arrière.

Dans cette débâcle, le maréchal Ney, chargé de couvrir les arrières de ce qui reste de la Grande Armée, fait preuve d'un courage admirable. Lorsqu'il franchit le Niémen, le 14 décembre au soir, il n'a plus que 500 à 600 hommes pour maintenir à distance les redoutables cosaques de Platov. Longtemps, les pertes de la Grande Armée lors de la campagne de Russie furent estimées à 500 000 hommes. Les chiffres sont aujourd'hui revus à la baisse mais n'en sont pas moins effroyables : 200 000 à 250 000 morts, 150 000 à 200 000 prisonniers dont on ne sait vraiment combien survécurent à leurs terribles conditions de détention. Les Russes payèrent aussi un lourd tribut au conflit : 300 000 morts.

Un tribut que mettra en avant Koutouzov, désireux d'en rester là avec la France. Car la Russie est elle aussi épuisée, et s'acharner contre Napoléon serait faire le jeu d'une Angleterre imposant sa suprématie en Europe. Mais le tsar ne l'entend pas ainsi. Dans la crainte que lui inspire Napoléon, il pousse le courage d'aller l'attaquer, convaincu que l'Empereur, une fois ses forces reconstituées, relancerait une offensive.

Le 13 janvier, les Russes franchissent à leur tour le Niémen. À la campagne de Russie, succède la campagne d'Allemagne, qui verra les Alliés de Napoléon se retourner les uns après les autres contre lui. Seul contre toute l'Europe coalisée, l'Empereur alignera encore quelques victoires à la Pyrrhus, ne faisant que reculer le moment fatidique de l'abdication et de l'exil. Il ne lui restera plus alors qu'à écrire sa légende, sur une île perdue de l'Atlantique. ■

SERGE HARTMANN